

## Matthieu 6,1-4 : Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite Culte du 28 novembre 2021. Xavier Langlois. Reims.

Matthieu 6,1-4 : Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite

*« Gardez-vous de pratiquer votre religion devant les hommes pour attirer leurs regards ; sinon, pas de récompense pour vous auprès de votre Père qui est aux cieux. Quand donc tu fais l'aumône, ne le fais pas claironner devant toi, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, en vue de la gloire qui vient des hommes. En vérité, je vous le déclare : ils ont reçu leur récompense. Pour toi, quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite, afin que ton aumône reste dans le secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra. »*

S'il l'on peut dire de certains versets qu'ils sont tombés dans le domaine public pour devenir de véritables proverbes universels, celui que nous venons de lire en fait assurément partie. Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite ! Voilà une parole de la Bible que tout le monde connaît, que tout le monde a entendue au moins une fois dans son existence. Sagesse populaire qui renvoie à la gratuité du don - j'y reviendrai - mais qui pourrait renvoyer aussi à une certaine folie, à une inconséquence. C'est ce qui m'inquiète.

En effet, je trouve cette parole particulièrement dangereuse, prenant même le risque de faire l'apologie d'une culture schizophrénique. Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite ? La belle affaire. Qui de nous peut se dissocier à ce point et devenir étranger à lui-même ? Peut-on réellement devenir ignorant de ce que l'on fait ? Et quand bien même cela serait possible, ne courrait-on pas alors un immense danger : celui de l'hypocrisie ou de l'irresponsabilité ? Pouvoir être en même temps deux actions distinctes, ou une action et une parole distinctes, voilà qui fait injure à l'unité de la nature humaine. Je pourrais donc faire le mal de la main droite et l'ignorer de la main gauche, une partie de moi pourrait être et l'autre n'être pas. L'apologie de la dissociation peut conduire à l'incohérence, à la désunion, à la perte d'identité. Si je peux être une chose et son contraire, où serai-je alors ? Je sais bien que le texte ne parle pas de contradiction entre deux pôles de l'existence, mais l'ignorance de l'une par rapport à l'autre, conduit à leur autonomie, et de fait au risque de la discordance.

Je force évidemment le danger, non pas pour récuser le texte biblique dans sa demande fondamentale, qui est l'exercice du don, mais pour nous rendre attentifs au fait que, peut-être, le don n'est jamais totalement gratuit. Si l'ignorance d'une main par rapport à l'autre s'expose ici comme un contre programme à l'égard de ceux qui paradent, qui font de leur générosité un point d'orgueil et un fantasme de supériorité sur les autres, est-il si sûr que l'opposition à l'orgueil soit l'ignorance ? Est-il si certain que le contraire de l'orgueil, du calcul, du seul intérêt individuel soit l'abnégation totale, la gratuité absolue et le désintéret à la hauteur des plus grands saints de l'histoire ? A vérifier.

Il faut donc creuser la question de cette déclinaison qui mêle le don avec la gratuité. Le don véritable ne peut qu'être gratuit, vierge de tout retour sur investissement. Quand je donne, et pour que mon don soit don, je ne dois en retirer aucun bénéfice.

En tout cas c'est ce que dit un grand philosophe français, Jacques Derrida, qui a écrit un essai sur le don. Chose étonnante, pour le philosophe déconstructionniste et plutôt athée, est qu'il se réfère à ce texte de l'évangile pour expliquer sa compréhension du don. Un texte qu'il prend au pied de la lettre. Recevant l'exigence de l'ignorance du don, il en vient

à conclure à l'impossibilité de ce dernier. Il faut entendre son discours qui est d'une imparable logique. Le don gratuit ne peut s'accorder avec l'échange, avec tout idée d'échange, de donnant-donnant. Un don, pour être un don, doit se soustraire

à l'ordre du calcul, à l'ordre de l'économie. En la matière les mots à bannir sont « réciprocité » « retour » « contre-don » « dette » etc. ...Si le donataire *rend*, ou *doit* au donateur ce qui lui est donné, il n'y a plus de dons. L'absence de retour garantit donc la gratuité qui fait le don.

De cela on en conviendra tous. Mais il va plus loin. La réciprocité, le retour, le contre-don, peut aussi se dérouler sur le plan psychologique. Ainsi la gratitude est déjà, pour Derrida, une façon de rendre à l'autre la monnaie de sa pièce, de le payer en retour. Ainsi, le don ne peut avoir lieu qu'à l'insu du donataire. Et c'est ici que se joue la question de l'ignorance. L'ignorance garantit la gratuité, sinon il y a un retour même sous la forme de gratitude.

Mais ce n'est pas tout. Si le don ne peut avoir lieu qu'à l'insu de *celui qui reçoit* le don, il doit aussi avoir lieu à l'insu de *celui qui donne*. Le donateur ne doit pas voir le don qu'il fait lui-même, sans quoi il l'annule car dès l'instant qu'il pense à donner il se paye d'une reconnaissance symbolique, il peut se féliciter, s'approuver, se gratifier, se congratuler, bref il peut se rendre symboliquement la valeur de ce qu'il vient de donner. Il devient pour lui-même l'image de l'hypocrite que dénonce l'évangile au milieu des autres. C'est peut-être excessif mais l'orgueil s'enracine justement dans ce regard que nous avons en nous-mêmes, sur nous-mêmes.

Le don, pour être don, doit être du côté de l'oubli, et même pas de l'oubli, le don doit être méconnu tant du donataire que du donateur. CQFD, le don véritable est impossible. Il est l'impossible même.

De fait, si je devais appliquer à la lettre ce que dit Derrida, alors il n'y a eu dans l'histoire des hommes qu'un seul don véritable celui de Christ. Il se donne lui-même, il donne tout, toute sa vie, dans le silence de Dieu et dans l'oubli ou le reniement des hommes. Quand Christ donne sa vie, c'est le silence de Dieu et le silence des hommes. A Golgotha, Christ n'a aucune parole à laquelle se raccrocher, ni celle de Dieu, ni celle des hommes, ni même celle de sa propre psyché, puisqu'il va mourir et ne peut se satisfaire d'avoir donné. Ici le don total n'est attesté par aucune parole. Le seul don véritable et total, c'est celui de Christ, dans la mort. Don de soi, unique et par là inimitable ... Qui se prendrait pour Christ ? Paul dans la lettre aux Romains ironise, à peine donnerait-on sa vie pour un juste, mais pour des pécheurs ? ... Impossible don, impossible mort.

Oui au regard de Christ, le don et la gratuité s'accordent, l'impossible devient miracle, mais au regard de mon humanité les choses sont plus difficiles et j'avance à ma mesure. Or avancer dans le domaine du don, pour l'humain, ce n'est pas le don total, c'est le don avec l'accueil du bénéficiaire qu'il engendre. En effet, nous pouvons légitimement nous demander si la notion d'un bénéficiaire invalide forcément le don, le salit, l'annule ? Je ne le crois pas. « *Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir* » dit Paul en Actes 20/35. Cela veut bien dire qu'il y a un intérêt à donner. Non pas forcément un intérêt au sens égocentrique que dénonce l'évangile, mais il y a un bénéficiaire. Et même dans l'évangile que nous avons lu, le bénéficiaire est présent. « *Ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra.* » Dieu voit celui qui donne et il promet de le gratifier. Qu'on ne me parle pas de gratuité dans ce texte, le bénéficiaire est évident. Ainsi, la main gauche peut facilement oublier ce que fait la main droite, tant qu'elle n'oublie pas ce que Dieu a promis. Et c'est sans parler de la question

de la dîme dans l'AT qui favorise la bénédiction divine et les pluies de l'arrière-saison. Bref, dans la Bible, il est bien difficile de dissocier don et bénéfice.

De dire que le don n'est pas sans un bénéfice, n'est-ce pas une façon de l'encourager ? Même si le seul bénéfice du don est la joie, pourquoi cette joie serait-elle honteuse, ou pour le moins à déprécier ? Et puis surtout n'est-ce pas une façon de le rendre humain, praticable, à notre portée.

Un lieu dans les écritures articule pleinement don et bénéfice, ce sont les sacrifices de l'AT. Le sacrifice est d'abord ce que l'hébreux apportent sur l'autel de l'Éternel, chacun en fonction de ses moyens, qui un agneau, qui pour le plus pauvre un gigot ou une tourterelle, qui pour l'indigent une

offrande végétale. Offrandes, plus que sacrifice, de louange ou de contrition peu importe. Alfred Marx, professeur d'AT à Strasbourg a écrit un très joli livre sur le sujet dans lequel il explique que le sacrifice s'organise autour d'un partage, une partie est offerte à Dieu, une autre au prêtre pour qu'il la mange et une autre à manger en famille. Et il interprète ce sacrifice comme un repas partagé entre le peuple, la divinité et la prêtrise. Le don ouvre à la communion et ce qui fait la communion, c'est la rencontre. Le don fait œuvre de réconciliation, il rapproche ceux qui l'exercent. Le don dans la Bible est ce qui est mis en partage et par là créateur d'alliance.

Et la Bible n'est pas le seul témoin de cette théologie du don qui rapproche, qui fait système, qui est créatrice d'alliance. Marcel Mauss, le père de l'anthropologie française, a observé la pratique du Potlatch dans les sociétés archaïques de l'Amérique du Nord. Ce sont des cérémonies, au cours de laquelle des clans ou des chefs de clans rivalisent de prodigalité, soit en détruisant des objets, soit en faisant des dons au rival qui est contraint à son tour à donner davantage. Une surenchère du don dit la dignité que l'on s'accorde mutuellement et devant laquelle on ne peut se soustraire sans conséquences. Mauss souligne l'enjeu : « Refuser de donner, ... comme refuser de prendre, équivaut à déclarer la guerre ; c'est refuser l'alliance et la communion. » Le don fait système, il fait Loi car il est créateur d'alliance et de paix entre les tribus. Pour le coup le bénéfice est grand, juste et précieux.

Du peuple hébreu, aux tribus indigènes d'Amérique du nord, nous découvrons une sagesse, certainement pas archaïque mais ô combien pointue et développée, qui nous entraîne du don à la responsabilité. Le don comme une façon de se tenir devant l'autre, d'accueillir l'autre en égalité, en fraternité pour faire alliance avec lui.

Du coup ce chemin m'invite à relire l'évangile et à redécouvrir le don en deux lieux bien particuliers. Le premier sera la crèche, là où le Christ se donne, non pas dans l'absolu de la croix, mais dans l'humanité et la fraternité. Le Dieu de l'évangile, celui qui veut faire alliance avec les hommes, se fait homme pour offrir aux hommes sa fraternité. Dieu se dépouille de ses splendeurs de tous ses superlatifs pour m'offrir un visage humain. Le don, fondamentalement, est l'offre d'une fraternité hors de laquelle il ne peut y avoir d'alliance.

Et l'autre lieu lui fait logiquement suite. Si le don véritable est d'être en fraternité les uns pour les autres, vous comprendrez que pour faire vivre ce don, pour le faire grandir, pour le préserver, il faut le dilater jusqu'au pardon. Si le don est celui de la communion, il vise alors au pardon. C'est ce que vise le sacrifice dans l'Ancien Testament, il est communion et réconciliation. C'est ce qu'a fait Christ, il fait don de lui-même en vue d'être notre pardon. Ainsi le pardon est le don absolu qui ne peut être vécu qu'en église. Quand

Matthieu parle du pardon, c'est dans le cadre de la fraternité. Face aux ennemis, aux violents, il faut aimer, bénir, prier. Il s'agit ici de mettre en place une stratégie dans la foi afin que, par la grâce de Dieu, l'ennemi devienne ami, le violent doux, l'opposant frère. Mais il réserve le mot « pardon » dans le cadre de la fraternité. Si ton frère commet une faute contre toi, tu pardonneras jusqu'à 7 fois 77 fois (Mtt 18,21). Dans le cadre de la communauté fraternelle, non seulement le pardon doit être vécu, mais il doit l'être à l'infini. Si le bénéficiaire du don est celui d'une fraternité possible, le pardon est l'offre d'une fraternité toujours possible, par-delà ce qui l'a abîmée. Si le don est créateur d'Alliance, le pardon est sauvegarde et renouvellement de cette Alliance.

Alors n'ayons pas honte de dire qu'il y a un bénéfice à retirer au don. Dans l'évangile, parler de don c'est parler de soi, c'est dire quelque chose sur sa volonté de s'offrir en fraternité. Le don nous parle de fraternité qui elle-même devient exigence de pardon. Finalement le don c'est la vie, l'alliance, la paix. Le don c'est s'offrir en fraternité, sans regret ni remords, et si d'aventure cette main gauche symbolisait le regret ou le remord alors là, et seulement là, oui, qu'elle oublie ce que fait la main droite. Amen